

de cette nébuleuse hyper critique, impasse dont on ne doit « attendre aucun progrès ».

### **L'irrationalisme peut-il être de gauche ?**

La mise en cause, voire le rejet du rationalisme des Lumières occupe la première partie de l'ouvrage. Stéphanie Roza s'appuie sur la lecture de pamphlets radicaux émanant du collectif « constellation » et du « comité invisible » qui connurent un certain écho médiatique. La profession de foi antirationaliste qu'elle y décèle se fonde sur le procès d'une raison assimilée à la violence (contre la nature, la foi, la tradition), et qui pousse les auteurs à se méfier du concept de vérité (et de science) qui en découle. Elle n'a aucun mal à montrer l'enracinement de cette posture dans la tradition contre-révolutionnaire des XVIIIe et XIXe siècles.

Comment ces conceptions réactionnaires ont-elles pu, dès lors, se transmettre à de jeunes « révolutionnaires » du XXIe siècle ?

*La dialectique de la raison* d'Adorno et Horkheimer, publié en 1944, constitue un premier relais de la « mise en place d'une radicalité critique interne à la gauche ». La raison, réduite à une pure faculté instrumentale, y est décrite comme la cause des catastrophes du XXe siècle. En perdant son pouvoir émancipateur, elle prive ainsi la morale humaniste issue des Lumières de tout fondement philosophique, qui devient dès lors une illusion. Michel Foucault constitue le second maillon de la chaîne, le plus important selon l'auteur en raison de « son influence sur la pensée des gauches contemporaines ». En « prétendant déceler derrière tout idéal social et moral la normativité d'une société disciplinaire », ce dernier saperait les « fondements de cette posture réformatrice ou révolutionnaire classique de gauche ». L'intrication du savoir et du pouvoir

que théorise Foucault ruinerait l'idéal du projet de transformation globale de la société au profit de transformations partielles sur la base de combats, non plus universels, mais sectoriels. Pour S. Roza, sa pensée signe donc la « rupture avec le projet d'émancipation humaine en général » et aboutit à la « fragmentation des luttes » actuelles dans un horizon « libéral » fort éloigné, *in fine*, de l'héritage des Lumières dans lequel s'enracine la gauche.

### **L'anti-progressisme peut-il être de gauche ?**

De l'antirationalisme à l'anti-progressisme, la conséquence est bonne. La critique de la notion de progrès, en effet, dérive de celle de la raison : l'homme serait « victime de sa soif de savoir ». C'est l'idée centrale qui ressort de l'analyse du

## **L'homme serait « victime de sa soif de savoir »**

collectif grenoblois « pièce et main d'œuvre ». Sa technophobie est présentée comme symptomatique de ce rejet du progressisme, ou plutôt du « méliorisme » des Lumières, qui fonde le progrès sur les bénéfices de la transmission éclairée des savoirs. S. Roza en retrouve les lignes de force chez deux auteurs. Georges Sorel, d'abord, qui dans *Les illusions du progrès*, publié en 1908, apparaît comme « le premier anti-progressiste de gauche » par son rejet du progressisme républicain (assimilé à une doctrine bourgeoise trompeuse pour le prolétariat). Jean-Claude Michéa ensuite, chez qui elle analyse la « même sensibilité libertaire-conservatrice ». Dans le *complexe d'Orphée*, daté de 2011, l'idéologie du progrès « équivaut à la promotion du capitalisme, source de corruption de la gauche ». Difficile, encore une fois,

de penser un projet d'émancipation collectif, si l'anticapitalisme suppose le renoncement à l'idée de progrès. S. Roza réfute la réduction de la notion de progrès au libéralisme de marché que suppose la thèse de Michéa en montrant, de manière convaincante, en quoi l'alliance entre socialistes et républicains progressistes a mené à l'obtention des grandes libertés démocratiques, puis sociales. Et de conclure à l'importance de l'idée de progrès dans la tradition de gauche, en ce qu'elle demeure le point d'appui sur lequel elle n'a cessé de vouloir « généraliser, étendre et approfondir les principes des Lumières à toutes les catégories d'opprimés ». La faculté d'autocritique de la gauche — la conscience de ses limites et de sa perfectibilité — ne saurait constituer, ainsi, un argument radical contre le progressisme issu des Lumières : c'est au contraire son mouvement même.

### **L'anti-universalisme peut-il être de gauche ?**

Cette partie du livre est la plus développée, car « c'est dans le champ des luttes féministes, antiracistes et anti-impérialistes que le retournement contre les Lumières est le plus spectaculaire ». S. Roza analyse d'abord les théories de l'intersectionnalité et du féminisme décolonial (Kimberlé Crenshaw, Françoise Vergès) qui reposent sur le paradigme de la « domination blanche ». Elle montre que dans les deux cas, la surdétermination simpliste des notions de « race » et de « genre » dans la lutte contre les inégalités, aboutit d'une part à la sous-estimation des déterminants économiques et sociaux, et de l'autre, à l'image d'un « conflit des civilisations » dont on connaît la proximité avec la thèse très conservatrice de Samuel Huntington. Mais l'essentiel réside dans leur rejet commun de l'universalisme, troisième pilier du legs des Lumières. Et ce au profit